

not employed that graceful and overpowering eloquence, which we are wont to give him credit for, in treating the question of a Customs Union, with a view to the interests of the country at large, rather than in criticising the conduct and policy of the Government. He (Mr. Cayley) had no intention of entering into the intrinsic merits of the question. To him, the task should devolve on men of more experience than himself, men who from their age and their practical knowledge in business, are better able to know our wants, and to submit to this House the best means of promoting our commercial interests, and of opening up new channels for our industry. His intention was merely to refute certain opinions propounded by the honourable member for Shefford, and the honourable member for Hochelaga. Opinions which to him seemed unfair both to the Government, and the people of the Dominion. These honourable gentlemen, he observed, have stated that the Government had done nothing at all, either towards the prosperity of the country, or the amelioration of its inhabitants. Commerce, they say, is without life or vigour; industry, so to say, is but a dead letter, that our people are leaving the country by thousands. Now, said he (Mr. Cayley), we have but to cast our eyes around us, to see that this assertion is wholly unfounded. He agreed, nevertheless, with these gentlemen that were additional markets thrown open for the sale of our produce, our commerce might be more flourishing; he contended that if we were deprived of these markets, the fault does not lie with the Government, for the Government did everything in its power to induce the American Government, to establish new commercial relations between the United States and us, but that Government always have rejected our proposals. It is perchance, to be expected that our Government would bend a suppliant knee before the American Government, and there implore them to grant us a Treaty of Reciprocity? As to him (Mr. Cayley), he would protest, with all his might, against any similar attempt, and would look upon it as an insult to our national honour, and an outrage to our dignity as British subjects. He (Mr. Cayley) was of opinion that our people have never lived so happily, nor more contented than they have done for the last ten years. He expatiated upon the commerce of the country, the constantly growing wealth of Montreal, the rapid strides towards progress hourly made in Ottawa, and all the grand commercial centres, and if commerce was at a deadlock, as contended by the honourable member for Shefford—we should discover somewhere an indication of the great stagnancy it pleased the honourable member to depict, especially in the grand centres towards which all the arteries of com-

habituellement, à traiter la question d'une union douanière dans l'optique des intérêts du pays en général, plutôt qu'à critiquer la conduite et la politique du Gouvernement. Il (M. Cayley) n'a pas l'intention d'étudier en détail les mérites intrinsèques de la question. A son avis, ces tâches doivent revenir à des hommes plus expérimentés que lui, à des hommes qui, par leur âge et leur expérience des affaires, sont plus aptes à connaître nos lacunes et à proposer à la Chambre les meilleurs moyens de servir nos intérêts commerciaux et de trouver de nouveaux débouchés pour notre industrie. Il se propose seulement de réfuter certaines opinions avancées par les honorables députés de Shefford et d'Hochelaga. Ces opinions lui paraissent injustes envers le Gouvernement et la population du Canada. Ces honorables députés, d'après ce qu'il a compris, ont déclaré que le Gouvernement n'avait rien fait pour la prospérité du pays ou pour l'amélioration du sort de ses habitants. Le commerce, disent-ils, manque de vitalité et de vigueur; l'industrie, pour ainsi dire, est une branche morte; nos gens quittent le pays par milliers. Or, selon lui (M. Cayley), il suffit de regarder autour de soi pour se rendre compte que cette assertion est tout à fait sans fondement. Il reconnaît néanmoins, avec ces messieurs, que si l'on ouvrait des marchés supplémentaires pour la vente de nos produits, notre commerce pourrait être encore plus florissant; il soutient que si nous sommes privés de ces marchés, la faute n'en revient pas au Gouvernement, car ce dernier a fait tout ce qu'il a pu pour amener le Gouvernement des États-Unis, à établir de nouvelles relations commerciales avec nous, mais ce pays a toujours fait la sourde oreille. Faut-il s'attendre que notre Gouvernement courbe l'échine devant le Gouvernement américain et l'implore de nous accorder un traité de réciprocité? Quant à lui (M. Cayley), il proteste de toutes ses forces contre toute tentative de ce genre, qu'il tiendrait pour une insulte à l'honneur de notre pays, et comme un outrage à notre dignité de sujets britanniques. D'après lui (M. Cayley), notre peuple n'a jamais été aussi heureux ni plus satisfait depuis dix ans. Le député s'étend sur le commerce du pays, sur la richesse sans cesse croissante de Montréal, sur les pas rapides réalisés vers le progrès d'heure en heure à Ottawa, et sur les grands centres commerciaux. Or, si le commerce se trouvait dans une impasse, comme l'affirme l'honorable député de Shefford, nous découvririons quelque part un signe de cette stagnation que l'honorable député s'est plu à nous décrire, particulièrement dans les grands centres où convergent toutes les artères du commerce; mais nulle part on ne trouve de signes de ce genre. Il parle de la prospérité de son propre pays et cite Valleyfield en exemple. Valley-